



HAL
open science

Médiévalisme : l'index de Halder

Vincent Ferré

► **To cite this version:**

Vincent Ferré. Médiévalisme : l'index de Halder. Emmanuel Bouju. Fragments d'un discours théorique, Cécile Default, 2015. hal-01160644

HAL Id: hal-01160644

<https://hal.science/hal-01160644>

Submitted on 6 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

médiévalisme

[Chapitre « Médiévalisme », à paraître dans Emmanuel Bouju (dir.), *Fragments d'un discours théorique*, Nantes, éd. C. Defaut, 2015, p. 249-265]

La réception du Moyen Âge, dans ses versants érudit (études littéraires) et créatif (fictions néomédiévales) connaît un développement remarquable depuis trente ans, dans un contexte de valorisation générale de la mémoire, et du Moyen Âge en particulier, perçu comme *l'autre* de la modernité. Fondamentalement, le médiévalisme invite à une réflexion d'ordre méthodologique et disciplinaire, au sein des études littéraires ainsi que dans la sphère des sciences humaines.

Médiévalisme : l'index de Halder

Vincent Ferré

« Le hasard ou le diable voulut que le livre que Hans Reiter choisit de lire soit le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach. Lorsque Halder le vit avec ce livre, il sourit et dit qu'il ne le comprendrait pas, mais il dit également ne pas être étonné qu'il ait choisi ce livre et pas un autre, de fait, il lui dit que ce livre, même s'il n'arrivait jamais à le comprendre, était le plus indiqué pour lui, de même que Wolfram von Eschenbach était l'auteur en qui il trouverait la plus nette ressemblance avec lui-même, ou avec son esprit, ou avec ce qu'il désirait être et que, malheureusement, il ne serait jamais, même s'il ne s'en était fallu que de ça, dit Halder en faisant presque se toucher le pouce et l'index¹. »

Dans « La partie d'Archiboldi », cinquième et dernière section du roman *2666*, Hans Reiter emprunte dans la bibliothèque de Halder un livre qui se révèle être le *Parzival*² du poète bavarois, auteur du premier roman allemand (au début du XIII^e siècle) consacré au Graal. Histoire d'une quête marquée par une atmosphère ésotérique qui le distingue du récit de Chrétien de Troyes, *Parzival* est aujourd'hui encore au centre d'interrogations sur la vie de son auteur, et surtout sur son sens et son lien avec des sources perdues ou peut-être fictives. C'est aussi une œuvre pivot, symbolique de toutes les reprises de l'héritage médiéval, puisqu'elle a inspiré le *Parsifal* de Wagner (1882) puis, indirectement, *Lohengrin* et *Tannhäuser*. Récit d'une quête, *Parzival* constitue donc l'objet d'une autre quête, et l'extrait du roman de Bolaño met bien en perspective l'une des questions centrales des recherches portant sur la réception du Moyen Âge – ou

¹ Roberto Bolaño, *2666*, traduction de Roberto Amutio, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2004, p. 747 (« El azar o el demonio quiso que el libro que Hans Reiter escogió par leer fuera el *Parsifal*, de Wolfram von Eschenbach. Cuando Halder lo vio con el libro se sonrió y le dijo que no lo iba a entender, pero también le dijo que no le causaba extrañeza que hubiera escogido aquel libro y no otro, de hecho, le dijo que ese libro, aunque no lo entendiera jamás, era el más indicado para él, de la misma forma que Wolfram von Eschenbach era el autor en el que encontraría una más clara semejanza con él mismo o con su espíritu o con lo que él deseaba ser y, lamentablemente, no sería jamás, aunque sólo le faltara un poquito así, dijo Halder casi pegando las yemas de los dedos pulgar e índice. », *2666*, Barcelone, Editorial Anagrama, 2004, p. 823).

² Voir Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, traduction, introduction et notes de Ernest Tonnelat, Paris, Éditions Aubier Montaigne, (1934) 1977, 2 vol.

médiévalisme –, celle de la problématique proximité ou (à l'inverse) de l'altérité, du Moyen Âge pour le lecteur de notre époque.

« Modernité » et omniprésence du Moyen Âge

On ne peut que donner raison à Stephen G. Nichols, pour qui l'« [o]n a beaucoup parlé de la modernité du Moyen Âge ces dernières années¹ ». Depuis 1979 au moins, et les conférences proposées à Beaubourg sur la « Modernité du Moyen Âge », ou encore le numéro de la revue *Europe* intitulé *Le Moyen-Âge maintenant* (1983), avant le colloque de Stanford sur la *Modernité au Moyen Âge* (1988), cette idée semble s'être imposée naturellement, au fil des décennies, au point d'entraîner une forme de répétition dans les titres de colloques et de séminaires : « Le merveilleux médiéval aujourd'hui », « Le Moyen Âge contemporain », « Le Moyen Âge aujourd'hui »...

Cependant, si la *modernité* du Moyen Âge semble acceptée au point de constituer une sorte de cliché, en quoi consiste-t-elle exactement ? Comment comprendre l'oxymore que constitue cette expression ? Le constat apparemment objectif de Stephen Nichols cache en réalité une dimension polémique, l'important étant pour lui de souligner la singularité du Moyen Âge, sa différence, son « altérité », pour parvenir à dégager « l'identité qui lui soit propre² ». Sur la question de la modernité elle-même, Nichols se contente d'évoquer de possibles « études qui feraient comprendre la part du Moyen Âge dans la culture moderne³ ». En un premier sens, la *modernité* du Moyen Âge consisterait ainsi en son actualité, en ses multiples manifestations dans notre univers culturel contemporain. C'est ce qu'étudie, justement, le médiévalisme, terme rarement utilisé en ce sens en français, jusqu'à une période récente.

Cette omniprésence est indéniable, comme en témoignent des domaines aussi divers que la littérature, le cinéma, les jeux vidéo, les attractions touristiques – chez Disney comme au Puy du Fou –, le discours politique (sur les « croisades » occidentales, par exemple), jusqu'à la télévision, qui n'hésite pas à mettre en scène un univers néo-médiéval dans des séries grand public. À eux seuls, des sous-genres tels que la « fiction arthurienne » représentent des centaines de titres, suscitant une réflexion sur les raisons de la vitalité et de la fécondité du Moyen Âge et de certaines de ses figures, ou symboles, les plus éminents⁴.

Parallèlement, l'intérêt du monde universitaire n'a cessé de s'affirmer depuis les années 1970, allant de pair avec un désir de valorisation du Moyen Âge, comme à travers le « projet woruldhord⁵ ». L'initiative, lancée au cours de l'été 2010 par l'université d'Oxford, visait à partager la découverte d'un « trésor » anglo-saxon dans le Staffordshire, à travers un portail internet regroupant des archives, mais aussi des textes, des poèmes ou des images évoquant cette période du Haut Moyen Âge (V^e-XI^e siècles)... y compris de petits films de reconstitutions « historiques ».

Un tel projet s'appuie sur des travaux d'historiens et de littéraires, qui se sont multipliés en quelques années. En 2000, Kathleen Verduin notait qu'une centaine d'essais et de colloques avaient été consacrés à la réception du Moyen Âge ; quinze ans plus tard, on peut multiplier ce chiffre, comme l'attestent les bibliographies tenues à jour sur les sites « Perspicuitas » et

¹ Stephen G. Nichols, introduction au numéro *Altérités du Moyen Âge*, *Littérature*, 130, juin 2003, p. 3.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Cindy Mediavilla, qui recense 200 ouvrages, au tournant du XXI^e siècle, définit la « fiction arthurienne » de manière largement tautologique : celle-ci se déroule à Camelot, ou intègre un (des) héros arthurien(s) voire Arthur lui-même, ou bien un motif « arthurien » (la quête du Graal, le retour du roi) ou encore un élément en relation avec cet univers (Excalibur, la tombe d'Arthur). Voir Cindy Mediavilla, *Arthurian Fiction. An Annotated Bibliography*, Lanham et Londres, The Scarecrow Press, 1999, p. ix. Voir aussi, en français, l'introduction d'Anne Besson dans l'ouvrage collectif paru sous sa direction : *Arthur au miroir du temps*, Dinan, Terre de Brume, 2007.

⁵ Voir le site internet <<http://projects.oucs.ox.ac.uk/woruldhord>>.

« Modernités médiévales »¹. De l'accélération de ce rythme – dans un domaine où il est encore possible d'espérer parvenir à une quasi exhaustivité des lectures critiques –, on trouve un indice dans le nombre d'événements scientifiques récents, tel le colloque « Parler du Moyen Âge : Dialogues transatlantiques/ Transatlantic Dialogues: Speaking of the Middle Ages » (XXV^e « International Conference on Medievalism » à Groningen, Pays-Bas, en juillet 2010), et les colloques annuels organisés sous l'égide de *Studies in Medievalism* (aux États-Unis) ou de l'association « Modernités médiévales » en France – les derniers ont été respectivement consacrés à la « Modernités des Troubadours : réécritures et traductions » (à Aix, novembre 2013) et aux « médiévalismes en mouvement » - *Medievalisms on the Move*, octobre 2014, Georgia Tech (Atlanta).

Pour autant, ces travaux semblent menés tous azimuts et de manière relativement isolée, sans que les chercheurs connaissent les recherches de leurs homologues d'autres nationalités, ou d'autres disciplines, parfois au sein d'un même pays ; et sans qu'ils disposent toujours d'un recul critique sur les méthodes et le discours qui se sont développés en trente-cinq ans des deux côtés de l'Atlantique. Pour appliquer au médiévalisme la formule employée par Paul Zumthor au sujet des études médiévales, « [c]e qui nous manque » encore, « c'est une règle de la finalité de notre travail – une idée des règles génératives de notre discours². » Ce qui était (peut-être) vrai des études médiévales en 1979, l'est certainement pour celles portant sur la présence et la reprise du Moyen Âge aux siècles ultérieurs, en ce début de XXI^e siècle. Ce n'est en effet que récemment, en 2009, que les questions méthodologiques et théoriques sont passées au premier plan ; pour reprendre la formule de Gérard Chandès, « La majorité » des travaux médiévalistes est « plus descriptive qu'analytique, ce qui est logique pour un champ d'étude encore en voie de délimitation. »³

Le décalage entre études médiévales et médiévalisme, en termes de conscience disciplinaire, de réflexivité, est certes important : l'observation de Zumthor date de 1979⁴, deux ans après la publication de l'ouvrage de Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge* (1977), et au moment même où paraissait le premier numéro de la revue *Studies in Medievalism* dirigée par Leslie J. Workman, événement parfois présenté comme l'acte de naissance du *medievalism* anglophone moderne. La médiévalisme entrait alors dans une période de mutations importantes, en France, mais également aux États-Unis, le *New Medievalism* de Nichols, Bloch et Brownlee constituant l'une des manifestations les plus visibles, à compter des années 1990 ; à la même époque le médiévalisme n'en était donc qu'à ses balbutiements. Son affirmation a été lente aux États-Unis, sa légitimité, sa définition et ses contours faisant encore l'objet d'âpres débats⁵. Le terme même ne s'est pas imposé, pas plus qu'en France, même si une évolution récente peut être notée.

***Medievalism* et médiévalisme**

On peut considérer le médiévalisme correspond aux deux versants, créatif et érudit, de la réception du Moyen Âge aux siècles ultérieurs, en particulier aux XIX^e-XXI^e siècles ; il recouvre à la fois les œuvres d'inspiration « médiévale » et les travaux universitaires, critiques et théoriques

¹ Voir les bibliographies en ligne sur le site « Perspicuitas » (<http://www.perspicuitas.uni-essen.de>) et sur « Modernités Médiévales » (<http://www.modernitesmedievales.org>).

² Paul Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Minuit, 1980, p. 25

³ Gérard Chandès, « Conclusion », in S. Abiker, A. Besson, Fl. Plet-Nicolas (éd.), *Le Moyen Âge en jeu, Eidolon*, 86, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, cop. 2009, p. 396.

⁴ Une leçon publique prononcée à Montréal en novembre 1978 constitue le point de départ de *Parler du Moyen Âge* ; l'année suivante, en 1979, Paul Zumthor a donné à Beaubourg des conférences sur la « Modernité du Moyen Âge », avant de faire paraître son ouvrage.

⁵ Un volume récent dirigé par Richard Utz et Elizabeth Emery propose à la fois un bilan critique et une généalogie de la discipline du côté anglo-américain : *Medievalism. Key Critical Terms*, Cambridge, D.S. Brewer, 2014, 281 p.

portant sur cette période¹. Autrement dit, le médiévalisme entend étudier l'héritage médiéval, sa présence ou sa reprise, ses *revivals*, dans des domaines variés : artistiques, comme la musique, le cinéma, la littérature, la peinture ou l'architecture ; mais aussi dans la société et la politique, et dans les sciences (humaines, en particulier).

Dans la sphère littéraire, les médiévalistes s'intéressent à la « rémanence », aux « traces » de la littérature médiévale dans la littérature moderne » (Michèle Gally²) mais la valeur accordée aux deux versants varie beaucoup selon les critiques. La ligne de partage passe peut-être entre Européens et Américains (du Nord). Chez les premiers, les exemples sont assez nombreux de commentateurs qui se rallieraient volontiers à la dichotomie tracée par Umberto Eco entre les œuvres relevant d'un « néomédiévalisme fantastique » (il songe ici à la *fantasy*) et les travaux marqués par une « étude philologique sérieuse³ » : c'est ce second type, la « *reconstruction philologique* » du Moyen Âge, qui lui semble l'étalon pour évaluer toutes les formes de reprises de cette époque, en fonction de la conformité (ou de l'écart) avec cette approche, la seule en phase avec ce qu'Eco perçoit comme le Moyen Âge réel⁴.

Si elle suscite une certaine unanimité, cette première définition fait toutefois apparaître une difficulté qui a été peu commentée, en ce que le médiévalisme constitue l'étude elle-même autant que l'objet de l'étude. Travailler sur la résurgence du Moyen Âge, dans les arts, en littérature ou dans la société, revient en effet à produire des textes critiques qui viennent eux aussi s'ajouter, au second degré, à cette réception (érudite) médiévale. C'est cette dualité dont rend compte une définition qui présente le médiévalisme comme la « création continuée du Moyen Âge » aux siècles ultérieurs⁵. Les conséquences logiques n'ont, cependant, pas encore fait l'objet d'une analyse poussée.

Une telle conception demeure pourtant relativement consensuelle, malgré l'absence de cadre théorique ou général dans lequel pourraient s'inscrire les nombreux travaux critiques relevant de ce domaine, en particulier dans le médiévalisme francophone ; absence qui oblige à se tourner du côté anglophone.

En Angleterre, et plus encore aux Etats-Unis, le terme de *medievalism*, s'il fait l'objet de débats sur son sens exact, a connu une grande fortune depuis son apparition au milieu du XIX^e siècle ; on en attribue souvent (et à tort) la paternité à John Ruskin, chez qui il désigne une période en architecture, dans une conférence de 1853. Il en est venu à désigner le Moyen Âge et la « médiévité » (ce qui est propre à cette époque⁶) puis l'étude des traits caractéristiques de cette dernière – parvenant ainsi au sens dans lequel il est utilisé dans l'un des réseaux de chercheurs les plus actifs, celui qui fait vivre la revue *Studies in Medievalism* et l'association américaine du même nom. Son évolution explique sans doute la polysémie du terme, voire la difficulté à le saisir. L'ours de la revue indique ainsi que *Studies in Medievalism* offre un lieu d'échanges, interdisciplinaires, aux chercheurs de tous les domaines, y compris artistiques, qui s'intéressent à tous les aspects de l'étude du Moyen Âge et de la conception qui en est proposée aux époques

¹ Cette définition sert de point de départ à l'introduction « Médiévalisme et théorie : pourquoi maintenant ? » du numéro *Médiévalisme, modernité du Moyen Âge* (dir. V. Ferré) de la revue *ILTC* (2010). Si la période des XIX^e-XXI^e siècles n'est en rien limitative, elle correspond toutefois aux travaux les plus nombreux.

² Voir Michèle Gally (dir.), *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Paris, P.U.F., 2000, p. 1.

³ U. Eco, « Dreaming of the Middle Ages », in *Faith in Fakes*, Londres, Vintage, 1986 (1998), p. 61 sq.

⁴ *Ibid.*, p. 71.

⁵ Cette phrase de Leslie J. Workman (tirée de l'introduction au huitième numéro de *Studies in Medievalism*) revient fréquemment, parfois sans indication de source ni de date, ce qui atteste de son caractère désormais consensuel : ainsi de la préface de Kathleen Verduin au volume X de *Studies in Medievalism* (David Metzger (éd.), *Studies in Medievalism, X, Medievalism and the Academy II. Cultural Studies*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000, p. 1-2).

⁶ Ce terme paraît préférable à celui de *médiévalité*, pour lequel opte Gérard Chandès dans *Sémiosphère transmédiévale : un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen-âge* (2006), p. 4 – en ligne sur le site des *Nouveaux Actes en Sémiotique* : <<http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1848>>.

ultérieures, d'une part ; d'autre part, à l'influence de cette étude sur le grand public et dans le monde universitaire, en Occident, après 1500¹.

On notera que la borne temporelle est plus large qu'en France, où les travaux portent pour l'essentiel sur la période romantique et le XX^e siècle. Il faut nuancer aussitôt cette impression, la lecture des vingt-trois volumes de *Studies in Medievalism* publiés à ce jour, montrant le fossé entre cette déclaration d'intention et la réalité, puisque la plupart des articles concernent la seconde moitié du XIX^e siècle, ce qui a valu à ce *medievalism* américain d'être considéré par certains détracteurs comme une « fantaisie victorienne² ». Depuis peu, cependant, l'époque la plus contemporaine est également devenue un objet d'étude, des phénomènes sociétaux et culturels tels que les jeux vidéo, les séries télévisées, étant pris en compte de manière privilégiée³. Pour autant, un auteur comme Rabelais ne faisait-il pas déjà œuvre de médiévaliste, invitant ainsi à desserrer (au moins virtuellement) un cadre chronologique que l'on risquerait de réduire à deux siècles ? Son *Pantagruel* (1532) reprend en effet (pour les subvertir) les chroniques et épopées médiévales⁴, tandis que *Gargantua* (1534) mentionne la « grande chronique Pantagrueline » aussi bien que Platon et Homère⁵.

Modernité et altérité, ou des liens entre médiév(al)isme et littérature comparée

La seconde notion clef, souvent associée à la modernité est celle d'*altérité*. La réflexion sur ce qui sépare le Moyen Âge et l'époque contemporaine, ou leurs points communs, a été centrale pour les études américaines au cours du XX^e siècle, comme l'ont montré Paul Freedman et Gabrielle M. Spiegel en 1998⁶. Les déclarations de Nichols prennent ainsi la suite de l'important article de Hans Robert Jauss, « The Alterity and Modernity of Medieval Literature⁷ », traduit en anglais en 1979, ou celles de Paul Zumthor, d'abord relayées en Amérique du Nord par les travaux d'Eugene Vance et Peter Haidu⁸, avant d'être peu à peu occultées.

La relation entre les deux notions se révèle complexe. L'interrogation sur la modernité du Moyen Âge se double en effet, au moment même où elle est formulée, d'une mise au goût du jour, d'une « modernisation », des méthodes employées pour l'étudier. Howard Bloch et Stephen Nichols insistent ainsi sur la nouveauté des approches mises en œuvre dans le volume *Medievalism*

¹ Pour citer l'un des derniers volumes : « *Studies in Medievalism* provides an interdisciplinary medium of exchange for scholars in all fields, including the visual and other arts, concerned with any aspect of the post-medieval idea and study of the Middle Ages and the influence, both scholarly and popular, of this study on Western society after 1500. » (*Studies in Medievalism XX*, 2011, p. [v]).

² La formule « a Victorian fantasy » joue d'ailleurs de la polysémie, puisque la formule peut aussi renvoyer au genre de la *fantasy* illustré par Morris, par exemple. Évoquant cette accusation en 1992, J.L. Workman doit bien admettre le déséquilibre flagrant en faveur de cette période (*Studies in Medievalism IV*, p. 2).

³ Voir le volume XXI édité par Karl Fugelso en 2012, *Studies in Medievalism XXI, Corporate Medievalism*, Cambridge, D.S. Brewer).

⁴ Voir l'apostrophe aux « Très illustres et très chevaleureux [sic] champions », en ouverture du Prologue (François Rabelais, *Pantagruel*, in *Les cinq livres*, Paris, UGE, coll. « La pochothèque », 1994, p. 293).

⁵ François Rabelais, *Gargantua*, in *Les cinq livres*, *op. cit.*, p. 5-11.

⁶ Paul Freedman, Gabrielle M. Spiegel « Medievalisms Old and New: The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies », *The American Historical Review*, vol. 103/3, juin 1998, p. 677-704.

⁷ Hans Robert Jauss, « The Alterity and Modernity of Medieval Literature » [1977], *New Literary History*, 10, 1979, p. 181-229 (traduction d'un chapitre publié dans *Alterität und Modernität der mittelalterlichen Literatur*, Munich, W. Fink, 1977).

⁸ Voir Eugene Vance, « The Modernity of the Middle Ages in the Future : Remarks on a Recent Book », *The Romanic Review*, 64, 2, 1973, p. 140-151 et Peter Haidu, « Making It (New) in the Middle Ages: Towards a Problematics of Alterity », *Diacritics*, 4, 2, 1974, p. 2-11

*and the Modernist Temper*¹ ; cette innovation critique (si l'on admet qu'elle est réelle) serait alors en harmonie avec une littérature que les deux auteurs présentent parfois comme moderne, mais aussi, parfois, comme intéressante pour la modernité... donc, implicitement, autre !

C'est l'un des défis du New Medievalism que de tenir ensemble la réflexion sur la modernité et sur l'altérité, qui n'est pas simple distance ou coupure chronologique. Toutefois ce n'est pas en soi une nouveauté, puisque la nécessité de renouvellements dans l'approche herméneutique, la nécessité d'une critique *moderne* – en phase avec l'époque, sans pour autant tomber dans la modernité pour la modernité – permettant d'étudier la littérature médiévale, revient de manière récurrente dans le discours critique des médiévistes, comme l'atteste l'exemple des années 1970, avec Vance et Jauss (entre autres).

Pour ce dernier en effet, c'est la reconnaissance de l'altérité de la littérature médiévale qui oblige à une réévaluation des outils de la médiévistique, qui doivent être mis à jour en fonction des conceptions les plus avancées de la littérature médiévale qui les façonnent. Jauss revendique une voie possible, entre les « vieilles méthodes historico-philologiques » dépassées et « les nouvelles méthodes structuralistes ». Dans cette troisième voie, Robert Guiette lui apparaît le précurseur², anticipant selon lui³ les travaux de Barthes, de Derrida et du groupe « Tel quel ». En d'autres termes, cette approche de l'altérité médiévale constitue aussi un exemple de ce que la critique médiéviste peut apporter à la critique et à la théorie littéraires générales. On notera d'ailleurs que Robert Guiette, figure importante des études médiévales au XX^e siècle, auteur (entre autres ouvrages) des deux volumes de *Questions de littérature* (1960 et 1972⁴), a fait paraître sa thèse sur *La Légende de la sacristine – sous-titrée Étude de littérature comparée*⁵ – dans la collection de la « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* », chez Champion, alors dirigée par Baldensperger et Hazard.

L'importance de l'altérité suffirait à justifier le recours à une démarche de nature comparatiste, même si elle n'est (naturellement) pas la seule légitime ; elle n'est pas non plus très fréquente au sein des études de réception du Moyen Âge, en langues française et anglaise. L'œuvre médiévale se caractérise pourtant par une forte intertextualité, une réécriture constante de textes et de mythes – Eschenbach adaptant et transformant Chrétien de Troyes, ou les versions européennes de l'histoire de Tristan et Iseut, le montrent suffisamment –, tout comme la reprise intertextuelle se trouve aussi à la base des œuvres modernes d'inspiration médiévale⁶. C'est également par la comparaison, par la recherche de points communs entre des œuvres aussi diverses que celles de « Spenser et Scott, Hugo et Hardy, Cervantes et Rossetti, Walpole et Wagner, Twain et T.H. White » que la revue *Studies in Medievalism* envisageait, lors de son lancement, de mieux cerner le nouveau domaine qu'elle entendait délimiter⁷. On conviendra toutefois que la plupart des auteurs cités appartiennent à la littérature anglophone, et qu'une plus grande représentativité doit désormais être recherchée.

D'une manière assez spectaculaire, l'interrogation sur la notion, et le terme même, de *médiévalisme* a pris une nouvelle importance des deux côtés de l'Atlantique au cours des dernières

¹ R. Howard Bloch, Stephen G. Nichols (dir.), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1996, p. 1.

² Hans Robert Jauss, « Littérature médiévale et expérience esthétique. Actualité des *Questions de littérature* de Robert Guiette », *Poétique*, 31, 1977, p. 323.

³ *Ibid.*, p. 324.

⁴ Robert Guiette, *Questions de littérature*, Gand, Romanica gandensia, 1960, et *Questions de littérature : seconde série*, Gand, Romanica gandensia, 1972.

⁵ Robert Guiette, *La Légende de la sacristine. Étude de littérature comparée*, Courtrai (Belgique) et Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* », 1927 (cop. 1928), 554 p.

⁶ Un degré supplémentaire est franchi lorsque des réécritures modernes de textes médiévaux font retour sur elles-mêmes, à l'instar de *Graal théâtre*, de Florence Delay et Jacques Roubaud. Publié en 2005, ce texte met un point final au cycle, mais réécrit aussi le premier volet, paru en 1977 !

⁷ Leslie J. Workman, « Editorial », *SiMI*, p. 2.

années. Du côté anglophone, la revue *Studies in Medievalism* a entrepris de publier en 2009 quatre numéros au titre explicite : *Defining Medievalism(s)* I et II, suivis en 2010-2011 des deux volumes intitulés *Defining Neo-Medievalism(s)*. Au même moment – mais sans concertation – le travail de définition et de délimitation de ce domaine, a été impulsé en France par le colloque « Médiévalisme, modernité du Moyen Âge » organisé en 2009², et s’est poursuivi l’année suivante à Groningen (Pays-Bas), lors d’une rencontre entre chercheurs européens et américains³. La confrontation de travaux et d’approches (principalement francophones et anglophones, pour le moment) n’en est pourtant qu’à ses débuts, comme le révèle l’absence de citations réciproques dans des travaux pourtant souvent convergents. Des contacts ont certes existé, en particulier dans les années 1990, entre des chercheurs européens et américains, mais la France est restée largement en marge de ce mouvement, malgré le rayonnement de travaux en langue française, comme ceux de Paul Zumthor et de Bernard Cerquiglini (pour ne donner que ces deux noms).

Le médiévalisme et la littérature néomédiévale – de Proust aux œuvres de *fantasy* les plus populaires – connaissent un essor et un succès remarquables depuis trente ans, selon des modalités bien différentes de celles du XIX^e siècle, dont on connaît le « goût » pour le Moyen Âge. C’est peut-être que la fin du XX^e siècle a remis à l’honneur un passé où le Moyen Âge joue le premier rôle, lui qui apparaît à la fois comme *autre* et comme proche de nous ; Paul Zumthor le notait déjà en 1980 : « [il] occupe ainsi, aujourd’hui, dans notre mémoire, le lieu problématique crucial où nos arrière-grands-pères plaçaient l’Antiquité gréco-latine. Il s’offre en permanence comme un terme de référence, servant par analogie ou par contraste, au niveau de discours rationnels aussi bien que de réactions affectives, à éclairer tel ou tel aspect de cette mutabilité, que nous sommes. [...] Ce que nous apporte [...] le moyen Âge, c’est un faisceau d’interrogations⁴. » Cette actualité du médiévalisme apparaît, plus largement, liée à la valorisation d’une mémoire collective : pour Pierre Nora, « notre présent [est désormais] condamné à la mémoire, c’est-à-dire au fétichisme de la trace, à l’obsession historique, à l’accumulation patrimoniale »⁵. Pour les chercheurs, enfin, parce qu’il interroge la dialectique entre le même et l’autre, entre l’identité et l’altérité, le médiévalisme constitue un lieu d’expérimentations méthodologiques, et de réflexion sur les disciplines : à la fois au sein des études littéraires, en particulier pour la littérature comparée⁶ ; et pour penser les relations entre littérature et histoire, en suivant l’invitation formulée par Jacques Le Goff d’envisager une « histoire comparée », « seule capable de donner un contenu pertinent aux exigences en apparence contradictoires de la pensée historique : la recherche de la globalité, d’une part, le respect des singularités de l’autre »⁷.

¹ Respectivement : Karl Fugelso (éd.), *Studies in Medievalism XVII. Defining Medievalism(s)*, 2009 ; *Studies in Medievalism XVIII. Defining Medievalism(s) II*, 2009 ; *Studies in Medievalism XIX. Defining Neo-Medievalism(s)*, 2010 et *Studies in Medievalism XX. Defining Neo-Medievalism(s) II*, 2011.

² Voir le volume publié l’année suivante : *Médiévalisme, modernité du Moyen Âge*, *op. cit.*

³ Voir les deux publications liées : Alicia C. Montoya et Vincent Ferré (dir.), *Speaking of The Medieval Today: French and Francophone Medievalisms*, RELIEF [Revue Electronique de Littérature Française], vol. 8, No 1 (2014), à lire en ligne : <http://www.revue-relief.org/index.php/relief> (page consultée le 27 septembre 2014) et la section « Speaking of the Middle Ages Today: European and Transatlantic Perspectives » in *Studies in Medievalism 24, Medievalism on the Margins*, éd. Karl Fugelso avec l’assistance de V. Ferré et A. Montoya, Cambridge, D.S. Brewer, 2015, p. 89-153.

⁴ Paul Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 16-17.

⁵ Pierre Nora, *Présent, Nation, Mémoire*, Paris, Gallimard, 2011, p. 25.

⁶ Sur les points de contact méthodologiques et théoriques entre médiévalisme et littérature comparée, je me permets de renvoyer à V. Ferré, *Médiévalisme, Moyen Âge et modernité (XX^e-XXI^e siècles). Histoire, théorie, critique*, à paraître en deux volumes (remaniement de l’essai inédit présenté pour l’habilitation à diriger les recherches, Paris-Sorbonne, 2011).

⁷ Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Éd. Gallimard, 1988, p. 13.